

2.4.1.1. Mutation de la lecture : les essais de Hiroshi Yoshioka publié sur son blog

Texte : Mutation de la lecture (1)- (6) par Hiroshi Yoshioka

Titre original : *Yomukoto no henyo* (« mutation de la lecture », publié sur le blog en 2014)

Traduction par Miki Okubo

(1)

La 34^{ème} édition du congrès sémiotique du Japon qui aura lieu à l'Université de Tokyo s'approche. Le sujet principal : « Lecture hybride – l'horizon d'une nouvelle « grammatologie » issue de la fusion des supports papier et numérique »² a été conçu par Monsieur Ishida, professeur de l'Université de Tokyo et Monsieur Mizushima de l'Université de Tokai. Dans le programme, le premier jour, le 24 mai, nous inviterons Monsieur Kohei Sugiura, designer, pour une conférence dans laquelle, moi même, je serai présent en tant qu'intervenant. Toutefois, le temps de la discussion, comme toujours dans un congrès, est trop limité pour approfondir suffisamment ce sujet. C'est pourquoi j'ai l'intention de préciser quelques points de ma pensée sur ce blog, à la fois pour préparer mon intervention et exposer mes points de vue.

La situation « hybride » désigne l'environnement entourant notre écriture qui est constitué du papier et du support digital. Certes, il semblerait que l'acte de la lecture s'est complètement modifié. Sur quel support lisons-nous plus longtemps dans la vie quotidienne : le texte écrit sur le support papier ou sur quelques dispositifs numériques ? En effet, ces deux types d'écriture n'apparaissent pas dans une relation de simple coexistence mais plutôt comme une composition relativement gigogne. Autrement dit, l'un est mêlé à l'autre. À vrai dire, même les livres sous forme traditionnelle sont souvent écrits, édités numériquement et publiés à partir d'un texte numérique après une mise en page sur écran numérique. Le livre numérique, lui, invite le lecteur, grâce aux petites animations iconiques, à tourner la page avec un geste identique à celui pour le support traditionnel. Mais il n'est absolument pas nécessaire pour les livres numériques d'imiter tous ces gestes appartenant à la lecture des livres traditionnels comme « tourner la page », ni même de se nommer un « livre ».

Auparavant, les lecteurs s'amusaient à s'immerger dans une imagination innocente où un jour le livre traditionnel serait remplacé par le livre numérique. Il est probable qu'il existe toujours des gens qui croient en cette illusion. Certes, quand on pense aux voyageurs dans le train, ils lisaient jadis quotidiens, magazines ou journaux hebdomadaires tandis qu'aujourd'hui, les passagers, toutes générations confondues, regardent l'écran de leur Smartphone ou jouent avec une application des jeux vidéos de leur portable ou le PDA comme Nintendo DS. Ceux qui considèrent que c'est un moment critique pour les livres croient naïvement que le livre traditionnel et le livre numérique sont essentiellement deux objets différents et pensent qu'il y a une valeur particulière dans la lecture de livres numériques, que la lecture des supports traditionnels ne possède pas.

Cependant, la situation n'est pas si simple. La transition actuelle dans la relation entre le livre traditionnel et le numérique ne représente absolument pas un simple remplacement ou bien une opposition, mais ce que nous voyons dans notre vie quotidienne est une hybridation interactive où l'un imite l'autre, ou l'un se mêle à l'autre selon diverses modalités. En répondant à cette génération transformative, l'acte de la lecture ou encore l'expérience de lire se modifie profondément. Ce qui est le plus important ici est donc de comprendre cette vraie

² La 34^{ème} édition du congrès sémiotique du Japon, le titre principal : « Lecture hybride – l'horizon d'une nouvelle grammatologie issue de la fusion des supports papier et numérique »

transformation et aussi de réfléchir à une nature de la lecture qui avait été « cachée » jusqu'à ce que le livre numérique soit arrivé. L'apparition du livre numérique ne crée pas une situation critique, mais en fait elle rend évidente une problématique essentielle : « qu'est ce que la lecture ? ». Dès lors, nous sommes invités à réfléchir autrement à cette question : soit sur le papier, soit sur l'écran, ce que nous faisons est-ce une « vraie » lecture ? Je voudrais prendre en considération cette question.

Que signifie « lire » ? Lisons-nous à vrai dire ? Afin de prendre en considération ce problème, je vous propose de vous référer à un texte que j'ai écrit il y a dix ans, à propos de l'écriture numérique. La raison pour laquelle nous nous référons à ce texte est issue de mon opinion que l'apparition du livre numérique a mis en évidence la relation parallèle entre la nature de la lecture et celle de l'écriture.

(2)

C'est un essai intitulé *Style et information – au-delà des études des médias*³. Ce texte a été publié il y a quinze ans dans un ouvrage *Poésie du style – chiasme des éthiques et esthétiques* (Décembre, 2012, collection *Défrichage des éthiques*)⁴. Ce texte n'a pas été beaucoup lu jusqu'à ce qu'il soit utilisé dans l'un des examens les plus importants au Japon (Test du Centre national des admissions à l'université)⁵ du fait de sa publication dans une collection philosophique. Depuis cette utilisation, ce texte est finalement beaucoup lu par les jeunes lecteurs ainsi que par les enseignants japonais.

Je cite le premier chapitre de ce texte. Je l'ai intitulé par l'appropriation d'un titre du fameux texte écrit par Michel Foucault « Ceci n'est pas une pipe. » à propos des séries de René Magritte (Ceci est également le titre des séries de son œuvre.). J'imagine que Palm Pilot dont je parle tout au début de ce texte n'est pas un outil familier à la majorité des gens. C'était un type d'instrument pour l'écriture avec « la mine de plomb » (Stylus en anglais). Le but ici est d'essayer de lire ce texte en remplaçant tous les passages à propos de l'acte d'« écrire » par celui de « lire ». À travers cette pratique, nous pourrions comprendre jusqu'à quel niveau nous pouvons comparer « lire » et « écrire » comme une relation parallèle.



Figs. 139/140 : Bamboo Stylus de Wacom et Palm Tungsten 72 avec son stylus.

1 Ceci n'est pas un stylo.

C'est un objet qui ressemble à un stylo, un bâton en plastique. Pourrait-on l'appeler un stylo ? Cet outil ne possède pas de mine, il n'y a pas d'encre non plus. Toutefois, quand on le prend et le manipule, on peut marquer les lettres et les chiffres. Peut-on l'appeler « un stylo » ?

Palm Pilot est un dispositif pour entrer des données numériques, associé à un type de dispositif de l'assistant numérique personnel (*PDA, personal digital assistant*, en anglais). Le corps de la machine se présente comme agenda numérique et ce bâton fin est l'équivalent d'un petit stylo associé à l'agenda traditionnel. Cet outil sert à manipuler les boutons sur

³*Sutairu to Joho – Media ron wo koete* 「スタイルと情報—メディア論を越えて—」 (« Le Style et l'information – au-delà des études des médias »)

⁴Tadaaki Yamada et Otabe Tanehisa, 2000, *Sutairu no Shigaku – Rinrigaku to Migaku no Kousa (Kiasumu)* 『スタイルの詩学—倫理学と美学の交叉 (キアスム) —』 (叢書【倫理学のフロンティア】VII (« La poésie du style : Le chiasme de l'éthique avec l'esthétique »), Éditions Nakanishiya.

⁵ Test du Centre national des admissions à l'université) est un test utilisé par les universités nationales au Japon, ainsi que par certaines universités privées. Les résultats de celui-ci peuvent être utilisés par des universités privées comme critère d'admissibilité, mais il est la plupart du temps utilisé avec un second test propre à l'université où l'étudiant candidate.

l'écran à cristaux liquides. Ce bâton peut servir non seulement manipuler les boutons mais aussi à « écrire » quelque chose dans la zone de l'input. La machine capte la différence des champs électriques issus des mouvements de ce bâton, puis interprète comme des signes comme lettres et chiffres pour mémoriser les données numériques. Avec ce dispositif, nous ne pouvons pas écrire sur le papier, mais nous opérons directement sur la machine.

L'expression « écrire » est-elle alors appropriée ? Certes principalement pour les termes qui désignent quelques opérations informatiques, nous aimons beaucoup utiliser la métaphore d'écrire et de lire. Cependant il est évident que ces expressions sont une métaphore en particulier lorsque nous disons « écrire les données sur un disque dur ». Même si l'on utilise le verbe « écrire », il n'y a en réalité que des opérations électromagnétiques. Cette ressemblance avec le stylo rappelle automatiquement l'acte physique d' « écrire », de ce fait, les gens font beaucoup plus facilement une confusion entre deux modes d' « écriture ». En ce qui concerne l'écriture avec ce dispositif, peut-on dire que j' « écris » ? Ou, est-ce toujours une sorte de métaphore pour remplacer quelque acte complètement différent : manipuler la machine d'une manière bizarre ? Est-ce que j' « écris » à proprement parler ? Mais tout d'abord, quel acte signifie « écrire » ?

Ce dispositif ressemblant à un stylo est couramment appelé stylet⁶. Ce dispositif nous permet de garder le même geste pour entrer les données numériques que le geste auquel nous sommes bien habitués : écrire avec un stylo ou un crayon. Bien sûr, la machine ne comprend pas toutes les écritures. Cela ne signifie pas que l'on peut écrire avec n'importe quel moyen, mais c'est aux êtres humains d'apprendre la façon correcte de s'adresser à la machine afin qu'elle comprenne ce qu'ils écrivent.

En considérant qu'il y a là une incommodité, il est possible que vous pensiez : « Voilà, cette écriture numérique n'est pas plus pratique ; il est de loin préférable d'écrire sur une feuille de papier ! ». Cependant, la différence des supports et des gestes n'est qu'apparente et superficielle. Car, même lorsque l'être humain a su écrire sur du papier, nous avons dû apprendre le geste approprié et nous adapter à la nature de ces nouveaux outils. En effet, ces incommodités sont dus à la qualité des machines, voire à la limite technique des dispositifs. Si un jour, grâce aux développements technologiques, ce type d'outils pouvaient apprendre les écritures différentes selon les personnes qui l'utilisent, il ne sera plus nécessaire de nous adapter nous-mêmes aux difficultés de la machine.

Dès lors, quelle est la différence essentielle entre l'écriture digitale et l'écriture analogique ? À mon avis, la réponse sera étroitement liée à la question. Ce que je fais avec ce stylet, serait-il vraiment de l'écriture ? Dans le sens pragmatique, je pourrais dire sans aucun problème, « oui, j'écris ! ». L'écriture avec stylet permet d'enregistrer certaines informations que nous pouvons récupérer plus tard. De ce point de vue là, l'écriture digitale n'est pas trop éloignée de celle d'un stylo sur un agenda par exemple.

Cependant, on ressent toujours un sentiment étrange quand nous disons « écrire avec un stylet ». Ce sentiment étrange ne vient pas d'une raison abstraite mais d'une sensation physique, voire d'une expérience littéralement « corporelle ». Dans l'expérience physique de l'écriture avec un stylet, il n'y a ni friction ni résistance. L'acte d'écrire avec un stylet ne modifie pas l'état physique du support. La pointe du stylet glisse doucement sur l'écran sans laisser aucune trace matérielle.

En revanche, l'écriture traditionnelle n'est pas une action semblable à cette dernière. Ce qui serait essentiel dans l'acte d'écrire dans un sens traditionnel ne serait pas les mouvements des outils, mais c'est le fait que l'on expérimente une sensation physique telles les frottements,

⁶ Un stylet (*Stylus* en anglais) est la mine de plomb, parfois également appelé style de plomb, crayon de plomb ou pointe de plomb est un outil d'écriture et de dessin en forme de crayon, généralement sans étui de bois contrairement au crayon (parfois appelé aussi crayon à papier, crayon à mine, etc.), qui est composé de plomb, d'argent ou d'alliage à base de plomb, de bronze ou d'étain.

frictions ou résistances. Quand on glisse un crayon sur le papier, on sent la résistance de la feuille ; ensuite on sent aussi la friction générée entre le bout du stylo et la surface d'une feuille. La surface d'un papier se modifie physiquement à force de pression d'un stylo. Autrement dit, « écrire » signifierait « toucher le monde rugueux » (de Wittgenstein)⁷. Qu'on utilise le pinceau, le stylo ou l'encre, l'acte d'écrire pourrait ne pas être un output du sens unique, mais c'est une interaction compliquée où le mouvement de celui qui écrit devient une cause du feedback qui vient du monde physique.

Donc, « écrire » pourrait être paraphrasé par « laisser des traces physiques sur le papier à travers des gestes ». Les traces laissées seront effacées mais pas complètement. Si vous effacez ces traces, vous laisserez à nouveau des traces pour supprimer les traces existantes. « Écrire » est parallèle au fait que notre corps humain s'abîme au fil du temps et que nous vieillissons petit à petit ; c'est donc l'enregistrement d'événements irréversibles. Dans ce contexte, le temps n'a qu'à s'accumuler. Il est impossible de réinitialiser l'état dans l'acte d'écrire.

En revanche, quand on utilise un stylet pour écrire, la machine ne nécessite que le mouvement de notre main munie de ce dispositif. Le système interprète notre geste comme modèles des mouvements. Là, une confusion spatiale-positionnelle apparaît. Autrement dit, la position existentielle de cette main est dans l'ambiguïté. À propos de l'écriture avec un stylet, la relation entre la main et l'objet touché n'est plus en question. La main munie d'un stylet peut se positionner n'importe où, et cette position particulière, physique et réelle n'a plus d'importance. Dans cette situation, la main ne se situe plus dans le monde réel, mais elle est dans un espace indéfinissable, c'est-à-dire dans un espace « virtuel ».

Le *stylus* (« stylet ») a originellement signifié autre chose. C'était un pinceau en fer pour écrire sur une planche en cire. Ce pinceau gratte la cire de la surface de la planche pour graver des lettres. Les Romains dans l'antiquité se sont servi de cette planche pour la correspondance ; plus tard, cette pratique s'est répandue très largement en Europe. « Écrire » et « gratter » (*Kaku*, 書く et 掻く, en japonais. Ces deux verbes se prononcent exactement de la même façon en japonais « *kaku* ».). Dans l'histoire des êtres humains, « écrire » a signifié pendant une longue période laisser des traces par griffure. Nous connaissons bien cette histoire à travers le mot « style » qui est issu de ce pinceau en fer *stylus*. Le style, c'est signifie quelque chose enregistrée dans les traces laissées par l'individu quand notre corps a « griffé » le monde physique.

L'acte « écrire = griffer/gratter » déterminerait une relation entre le signe linguistique et celui qui écrit. Quant aux langages écrits, le corps humain est présent dans l'écriture (la trace, le style). L'esprit et le corps seront transcrits et fixés dans le monde physique. Une fois la transcription faite, la transmission des informations est achevée. Dès que c'est écrit, la trace est non effaçable. En effet, tous les sentiments intenses (positifs ou négatifs) que nous éprouvons à l'égard de notre propre écriture (au sens graphique) seraient issus de cette nature non modifiable. L'écriture, c'est-à-dire les lettres écrites, est équivalent à notre existence même, métamorphosée en une matérialité. C'est pourquoi nous avons le sentiment que l'écriture est une partie de notre propre corps. La nature du « style » est étroitement liée à la caractéristique de l'écriture traditionnelle « non-modifiable ».

Comme nous l'avons constaté, l'impossibilité des modifications et le caractère d'irréversibilité sont présents dans l'écriture. Ce fait nous amènerait à une autre conception du signe et de la signification. Autrement dit, une « œuvre » qui porte fortement les traces

⁷ « Toucher le monde rugueux » (de Wittgenstein) est une formule utilisée par l'auteur du texte, Hiroshi Yoshioka. Toutefois, cette expression ne semble pas authentique dans l'ouvrage de Wittgenstein. L'expression « toucher le monde rugueux » peut être une paraphrase ou une modulation à partir du sens originel du texte pour l'appliquer au sujet.

corporelles produites par l'acte d'« écrire » apparaîtrait comme une existence possédant une signification autonome. Ici, « écrire » équivaut au fait que le créateur « insuffle la vie » (donne la vie) à une œuvre, en portant un sens particulier comme celui d'un rituel. Il paraît que le processus interactif entre des signes et ces interprétations se sont achevées dans la forme d'une œuvre, « un texte écrit », dans laquelle l'esprit de l'auteur est incarné. Par conséquent, les lecteurs sont invités à déchiffrer la signification définie comme inaccessible, comme si l'on priaït respectueusement une relique dans un sanctuaire.

De nouvelles approches du langage écrit ont apparu au XX^{ème} siècle, telles notamment la poétique du formalisme russe, les diverses sémiologies, les approches du structuralisme, l'herméneutique philosophique de Gadamer, les théories influencées par Gadamer concernant la lecture et la réception, ainsi que la théorie de la déconstruction. Toutes ces nouvelles approches ont, en effet, été conçues pour conduire notre activité linguistique vers une relation dynamique en dévoilant son achèvement superficielle dans l'acte d'« écrire » : leurs critiques sévères ont démythifié la nature des rituels qui existaient dans la notion d' « œuvre » et de « style ». En outre, la nature des rituels de l'écriture dont je viens de parler semble être en train de disparaître, pas théoriquement mais réellement et physiquement, dans un environnement contemporain immergé dans l'information numérique.

Il va sans dire que dans l'écriture numérique un texte achevé (fondé sur la caractéristique de l'accomplissement) n'existe pas. Les signes dans l'écriture numérique ne se figent pas en tant qu'écriture matérielle mais errent dans l'espace virtuel (celui de l'information) pour être encore modifiés, transcrits et transformés. Ils restent ouverts à toute modification éventuelle. *A priori*, la notion de « style » ne signifiait que des traces non modifiables laissées par certaines actions corporelles ou activités métaphysiques (celles de l'esprit, par exemple). Selon cette définition du mot « style », la situation contemporaine de l'écriture caractérisée par des langages numériques, de nouveaux dispositifs comme le stylet, déconstruit complètement le monde sur lequel la définition authentique du « style » se fonde. Au lieu d'avoir ces traces physiques, les deux aspects du langage qui s'opposent, c'est-à-dire le processus infini des signes et l'intervention active des lecteurs dans la signification, sont mis en lumière. Dans l'environnement digital, nous sommes toujours invités à réfléchir seulement aux aspects dynamiques du langage.

Ce nouvel environnement nous permet de déployer une nature et de découvrir une possibilité des langages qui sont infinis et modifiables. Cette nature a été longtemps cachée à l'époque des manuscrits ou de l'impression typographique. Autrefois, la main munie d'un stylo pouvait être considérée comme une sorte d'outil créateur, proche de l'esprit de l'auteur. Dans la célèbre lithographie de Maurits Cornelis Escher, intitulée *Mains dessinant* (1948)⁸, en représentant les deux mains qui dessinent dans une action circulaire, l'artiste montre que « écrire » est initialement un processus interminable. Le stylet démythifie plus clairement que sa lithographie l'acte d'« écrire » en ruinant la croyance de la perfectibilité des langages. À ce moment-là, notre « main » n'est plus un organe privilégié qui incarne l'esprit de celui qui écrit.

⁸ Maurits Cornelis Escher, *Mains dessinant*, lithographie, 282 × 332 mm, 1948.

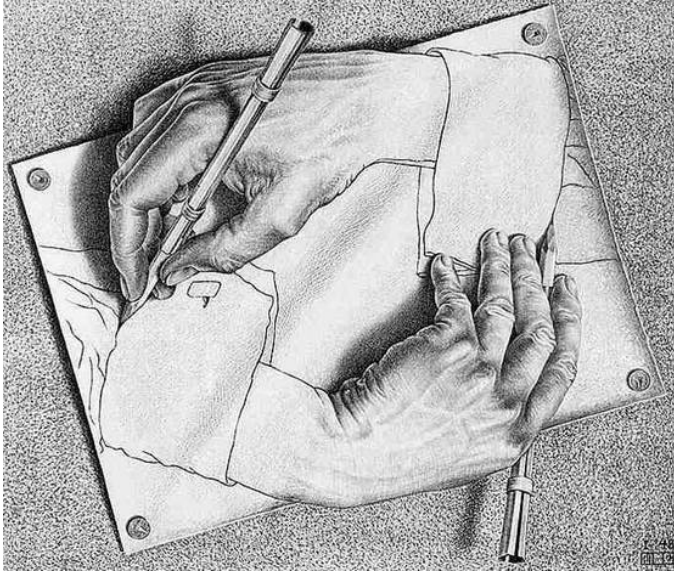


Fig. 143 : Maurits Cornelis Escher, *Mains dessinant*, 1948.

3)

En nous référant aux réflexions précédentes à propos de l'acte d'« écrire », considérons maintenant celui de « lire ». Comme pour l'écriture, il n'y a que deux points importants. Le premier point concerne l'existence d'une position fixe à propos du temps. Et le second point concerne la perfectibilité ou la nature inachevée du texte.

L'écriture traditionnelle signifiant « laisser des traces physiques dans le monde » a été fondée sur la position fixe dans un espace-temps en relation avec ce qui écrit. Cependant l'écriture numérique n'est pas présente dans le monde physique si bien que l'auteur n'existe nulle part, n'appartenant à aucun temps ni à aucun espace. C'est ce que l'on appelle « le monde virtuel ». Ce qui est écrit de cette façon ne s'achèvera jamais, contrairement à la définition du mot grec « *ergon* ». « *Ergon* » évoque ce qui est fixé définitivement par l'action et peut par conséquent renvoyer à l'idée même de tombeaux⁹.

Alors, qu'est ce que nous pouvons dire sur « lire » ? La définition traditionnelle de la lecture (avant l'arrivée de la lecture numérique) n'a pas été le déchiffrement des informations écrites, mais il s'agit du partage de l'espace-temps particulier où ce texte a été écrit. Certes, en tant qu'objet « matériel », un livre papier va un jour être périmé comme le corps humain. Cependant en général, le livre se conserve beaucoup plus longtemps que le corps humain. Un individu vit environ de quatre-vingt à cent ans tandis qu'un livre se conservera beaucoup plus longtemps dans de bonnes conditions de conservation. « Lire », pourrions-nous dire, est le fait que l'on partage certain espace-temps avec un objet matériel qui dure beaucoup plus longtemps que notre vie.

Contrairement à cette expérience du partage du temps avec un livre traditionnel, le texte (livre) numérique a une existence complètement différente par rapport au mode existentiel qui est le nôtre. Par sa nature essentielle, l'information numérique ne périt pas puisque elle ne possède pas de « corps matériel ». Par erreur, elle peut disparaître immédiatement si l'on se trompe de manipulation. Toutefois, ce qui se passe ici n'est pas le même processus de la disparition du fait de l'usure ou du vieillissement des textes écrits sur les papiers et de notre corps humain. Dans la lecture numérique, nous ne pouvons pas partager un espace-temps spécifique avec le texte écrit car ce dernier étant numérique n'appartient à aucun espace-temps.

Quant à la perfectibilité, on pourrait la théoriser parallèlement à celle de l'écriture. La lecture d'un livre traditionnel signifie que l'on s'intéresse à un événement achevé. Là, le texte est identique à un objet laissé par le défunt car la possibilité de la modification est impossible (même si l'auteur est vivant au sens biologique). La lecture dans ce sens traditionnel signifie en effet partage du temps avec les morts. Contrairement à cette dernière, avec la lecture

⁹ L'association du mot « œuvre » à la notion de « mort » qui fait donc imaginer d'autres termes tels que « cimetières » ou « tombes », est considérée comme une sorte d'extrapolation de Theodor Ludwing Adorno : le mot grec « *ergon* » peut être interprété à partir de son sens initial – « réalisation achevée » — comme « état figé ». Partant de cette définition, Adorno a associé deux mots : musée (lieu où on conserve les œuvres) et mausolée (lieu où on enterre les corps). La référence de Hiroshi Yoshioka est fondée sur cette interprétation d'Adorno, qui est à mon avis intéressante. Voici un extrait du texte d'Adorno traduit en français par moi-même : « Le mot allemand *museal* (« comme un musée ») a des nuances de sens négatives. Ce mot désigne des objets avec lesquels les spectateurs n'ont plus une relation vivante et qui sont en train de mourir. Ces objets sont préservés plus par respect historique que pour des besoins actuels. Le musée et le mausolée sont liés plus étroitement que par leur seule association phonétique. Les musées sont les sépultures de famille de l'art. » (Theodor W. Adorno, *Valéry Proust Museum*, in *Prisms*, traduit par Samuel et Shierry Webert (Londres : Neville Spertman, 1967), p. 173-86.)

numérique, les textes sont potentiellement ouverts à toute modification. Même si c'est une ancienne œuvre littéraire et qu'il n'y a aucune possibilité de changement car l'auteur est déjà mort, ce type de textes est toujours ouvert à la possibilité de modification parce que ce sont des textes numériques. Autrement dit, la lecture numérique ne concerne pas les morts mais il est un fait que l'on traite ces textes comme des êtres vivants.

La numérisation des textes pourra signifier la résurrection des morts en tant que zombie (une existence de mort-vivant). Alors, dans la lecture numérique, « lisons »-nous vraiment ? Dans le sens traditionnel, c'est-à-dire, que la lecture est une conversation avec les morts, nous ne pratiquons pas « la lecture ». Cependant, nous « lisons » autrement. Comment explique-t-on exactement la signification de ce nouveau mode de « lecture » ? Où nous conduit-il ? Je vais tenter de répondre à ces questions dans la partie suivante.

4)

Comment définir ce vrai changement dans la « lecture » contemporaine ? C'est difficile à expliquer. J'essaierai ici de théoriser plus clairement.

Tout d'abord, ce qui est en cause, ce n'est pas la question de la différence entre support papier et support numérique. Ces deux supports ne sont ni juxtaposés ni en opposition l'un envers l'autre. Le mythe de l'évolution n'est pas pertinent non plus car l'un ne remplace pas l'autre. À mon avis, les livres tels qu'ils paraissent encore aujourd'hui se fondent sur la logique « digitale » et la modalité ontologique des supports numériques. L'apparence des livres aujourd'hui est la même qu'à l'époque précédant l'apparition des technologies numériques. Cependant, du point de vue de leur nature, ces livres ne sont plus les mêmes qu'auparavant. On doit les considérer comme ensemble de données numériques, imprimées après être sorties du disque dur de l'ordinateur.

C'est pourquoi, dans la « lecture », la notion d'« hybridité » serait très importante.

Nous essayons d'interpréter et de comprendre des textes sous forme numérique comme des livres numériques, d'une manière tout à fait différente des textes écrits traditionnellement, comme si cela ouvrait une nouvelle ère du système informatique. S'agit-il vraiment d'une modification radicale ? À mon avis, le mode existentiel approprié aux potentialités des textes numériques n'est pas formalisé pour le moment. Le livre numérique actuel ne dépasse pas une imitation des livres traditionnels. Le support numérique suit toujours la logique du livre-papier. C'est exactement la même logique qu'à l'époque de l'invention de l'impression typographique par Gutenberg qui n'était en réalité qu'une imitation du manuscrit. Ce qui se passe ici peut être expliqué par la même logique que celle qui commande tous les médias en époque transitoire. Il faudra plus de temps. Le texte numérique prendra sa propre forme, complètement différente de celle du « livre ».

Que deviendra la « lecture » à ce moment-là ? Comme vous le savez, ce que l'on appelle lecture est une lecture silencieuse. Mais cette dernière n'est qu'une habitude toute récente dans l'histoire de l'acte de lire. Autrefois, l'acte de lire a signifié lecture orale. Ce que l'on pratique à travers la lecture silencieuse est l'intériorisation du texte, tandis que la lecture orale réalisait une performance qui dépassait l'existence individuelle.

Un jour le texte numérique s'installera dans son mode existentiel propre. Il me semble que c'est à ce moment-là que la lecture retrouvera une sorte de capacité performative. Je ne parle pas uniquement de l'habitude de la lecture orale. La lecture orale a été une activité du partage. On partageait un texte avec les autres lecteurs. La « lecture » n'était pas une activité solitaire mais solidaire. Je souhaite que cette nouvelle « lecture » à l'époque de l'hybridité rende possible le partage de la connaissance au-delà des limites spatiales.

5)

Un des mes étudiants en master a présenté ses recherches sur Jacques Derrida. Il a réinterprété *De la grammatologie* (1967) pour comprendre différemment la notion polémique d'« archi-écriture » grâce à l'aide des métaphores. Son propos me semblait intéressant mais les autres étudiants n'avaient malheureusement pas l'air de bien le comprendre. Potentiellement intéressés, ils ne savaient pas toutefois comment traiter de ce type de problème, en tenant compte de la nécessité de la critique et de la déconstruction du phallogocentrisme, du phonologisme, de l'évidence, de la métaphysique de la présence, de l'écriture linéaire.

J'ai récemment écrit un article sur la liberté d'expression intitulé *Qu'est ce que la liberté ?*, et j'ai expliqué que la liberté signifiait que l'on devait être conscient du fait que l'on n'était pas libre. À ma surprise, j'ai eu de nombreux commentaires. Pour moi, cette notion de non-liberté ne se limite pas à la situation politique ou à l'inconfort de la vie d'un individu, mais concerne aussi la lecture. Il existe une situation de non-liberté dans la « lecture ». Il

serait possible de surmonter ce problème grâce aux efforts faits pour être conscient de cette incommodité. Et ce n'est pas une chose moins importante que la liberté dans la politique ou dans la vie quotidienne.

Ma dernière lecture de l'ouvrage de Derrida *De la grammatologie* date de longtemps ; à cette occasion, j'ai pu constater de nouveau l'importance de sa théorie. Par exemple, Derrida appelle un livre une totalité du signifiant, ce qui peut être traduit par « signifié visible » (terme créé par Yuichiro Kashida)¹⁰. On différencie le livre par rapport aux autres objets car le livre peut être un objet privilégié, intermédiaire qui matérialise l'intention de Dieu, l'esprit de l'auteur, le monde du récit et l'origine de la pensée dans un but de transmission. Même si l'on n'arrive pas à découvrir immédiatement ses secrets en lisant le texte, on croie innocemment qu'à l'issue de la lecture sa signification se révélera intégralement. Lire un texte d'une manière linéaire a donc été le mode de « lecture » traditionnelle. Quand on lit uniquement de cette manière, on peut dire que l'« on a lu ».

Au fil des années à venir et des développements de la situation hybride de la lecture numérique ou encore du papier et des supports numériques, qu'on le veuille ou non, j'imagine que la notion du « livre » privilégié comme « signifié visible » disparaîtra. Mais, aujourd'hui nous ne sommes qu'au début de cette transition. Aujourd'hui, comme je l'ai déjà mentionné, le texte numérique mime toujours le texte écrit sur le papier, et nous considérons que cela est un des types les plus avancés des livres traditionnels, c'est-à-dire des livres imprimés. Sur le marché des livres numériques, cette tendance est marquée. Le marché des livres nous impose d'accepter le livre numérique comme « un livre ».

Cependant, le texte numérique dissoudra progressivement la notion de « livre » parce que l'information digitale en tant qu'immatérielle ne pourra pas être capable de jouer le rôle privilégié de « signifié ». Le livre numérique aujourd'hui ressemble toujours à l'édition papier car cela fonctionne comme un signifiant qui se comporte comme un livre en papier. Mais encore une fois cette fonction va disparaître. À ce moment-là, nous commencerons à comprendre comment nous étions emprisonnés dans la notion non-libérale de « livre » et de « lecture ». Nous découvrons aussi le fait que nous n'avons jamais lu auparavant comme nous le faisons aujourd'hui, en dépit de notre conception traditionnelle de la lecture.

6)

Le blog nous permet d'écrire des textes par fragment, en tout lieu et sans disposer de beaucoup de temps. Ces textes comprennent des sauts logiques et des arguments excessifs. En effet le texte publié sur le blog se présente non pas comme un texte argumenté mais comme une sorte d'aphorisme. Malgré le manque de liens logiques, c'est un avantage de ces derniers. Toutes les activités linguistiques ont plus ou moins une nature d'aphorisme. Les mots, les phrases et les paragraphes sont à la fois liés et séparés avec des intervalles vides. Du fait de ces intervalles, on peut rencontrer une difficulté en lisant le texte ; parfois même la compréhension est impossible, mais, c'est grâce précisément à ces intervalles vides que nous pouvons « lire ».

Des malentendus peuvent se produire du fait de l'activité aphoristique du langage. Mais une lecture précise nous permettra de les éviter. Prenons comme exemple mon essai *La mutation de la lecture* : si vous le lisez avec attention et à plusieurs reprises, vous comprendrez que ce que je défends n'est pas quelque chose de nouveau.

Le problème est que la plupart des gens ne considèrent pas qu'il soit important de « lire abondamment et plusieurs fois ». Ce n'est pas une conséquence du développement des médias

¹⁰ Dans l'ouvrage de Derrida, *De la grammatologie*, l'auteur définit le « livre » comme totalité de signifiants. Cette notion de totalité de signifiants, ajoute-t-il, ne peut qu'exister en fondant la totalité des signifiés qui la précède. L'expression « signifiant visible » est une paraphrase de Yuichiro Kashida, étudiant en master de l'Université de Kyoto.

numériques ; mais c'était la même situation à l'époque des médias imprimés. Déjà, au XIX^{ème} siècle, avec l'apparition des journaux, la lecture idéale a été transformée. Ce changement a imposé aux gens comme idéale une lecture rapide et unique de textes résumés.

Ce type de nouvelle lecture masque la caractéristique du langage en tant qu'aphorisme. Quand on pratique « la lecture rapide », on ne lit jamais les intervalles, c'est-à-dire les « vides » — en japonais « *ma*, 間 ». Seule la lecture de ce qui existe entre les mots, les phrases, permet de lire « vraiment » un texte. La possibilité de la lecture se situe dans le fait que cet acte est complété par un autre acte extérieur à la lecture.

C'est pourquoi la lecture « hybride » ne constitue pas un problème contemporain des médias numériques. La lecture, pour moi, a toujours été hybride.